

Requiem pour l'Œdipe ?¹

Sylvie Benzaquen

L'impact de l'actuelle évolution technologique et sociale dans le domaine de la sexualité sur la scène intra psychique des individus a eu notamment pour effet d'introduire des modifications dans la façon dont un grand nombre de patients s'adresse au psychanalyste. Ce qui est attendu de ce dernier est qu'il fasse tenir ensemble, *sans rien en interroger*, leur revendication à une jouissance illimitée et une quête pathétique de recettes miracles censée être à même de pulvériser la vraie souffrance dont ils font état. L'hypothèse avancée serait que l'excitation afférente à la revendication de jouissance pourrait bien n'être qu'une défense érotisée contre l'emprise des pulsions de mort, qu'une absence de structuration œdipienne aurait laissée se déchaîner en roue libre.

Que peut dire un psychanalyste aujourd'hui, à partir de ce que sa pratique au quotidien lui donne à entendre, de « l'impact, sur la scène intrapsychique des individus, de l'actuelle évolution, tant technologique que sociale, dans le domaine de la sexualité ? » Il n'est peut-être pas inutile de préciser à titre de rappel d'une évidence et pour mieux souligner le caractère symptomatique des manifestations psychiques mobilisées de part et d'autre lors de rencontres cliniques, que ce qu'il peut ou pourrait en formuler ne saurait d'aucune façon être dissocié de sa disposition à accueillir les effets (ou y résister), sur sa propre scène psychique de cette nouvelle donne ou de certains de ces aspects. Dans cette réflexion, le terme « symptomatique » sera utilisé dans le sens de « ce qui met sur la voie de », et pas nécessairement comme la manifestation d'une pathologie.

Commençons par nous pencher rapidement sur la symptomatologie du psychanalyste en séance. Quels sont les changements dont sont le plus rapidement susceptibles d'être affectées « l'humeur » et le positionnement du psychanalyste, lorsqu'il reçoit des patients témoignant de leur prise dans cette nouvelle mouvance technologique et sociale ?

Pour ce qui est de l'humeur – au sens de l'état général de sa réceptivité – en ce qui me concerne, je trouve ce métier bien plus fatigant – voire même parfois harassant – qu'il y a encore quelques années, et je n'hésiterais pas à incriminer principalement la désertification croissante de manifestations d'inconscient dans l'espace de la rencontre. Tous les psychanalystes ont fait l'expérience qu'il n'y avait rien de plus revigorant pour l'écoute, même et surtout au terme d'une journée de travail, qu'une manifestation d'inconscient qui avait osé échapper aux mailles serrées de la censure. Or, actuellement, force nous est de constater que bien souvent et pendant un temps infini, aucune velléité « d'arrière boutique » ne vient se profiler derrière les nouvelles demandes. L'on vient brandir sa requête, sa plainte, son mal-être, l'on ne semble pas même effleuré par la pensée que toutes ces manifestations pourraient relever d'autres coordonnées qu'« extérieures ». Et l'on paraît attendre passivement de l'analyste qu'il délivre au « patient-consommateur » le sésame qui le fera sortir de l'impasse. Il est ainsi rapidement audible que ce qui est attribué à l'analyste n'est plus un savoir mais une technique. On s'adresse à lui en tant que technicien, pas même d'un fonctionnement psychique supposé duquel viendrait répondre son supposé savoir, mais en tant que *technicien du comportement humain*. C'est en tant que tel qu'il est attendu de sa part des

¹ Texte paru dans la revue canadienne « Filigrane », Adieu Œdipe, bonjour Narcisse ? », Volume 19, numéro 2, automne 2010

conseils techniques sans la médiation d'une quelconque autre dimension ne relevant pas de ce champ.

Ainsi en a-t-il été avec cette jeune femme venue faire état de son immense désarroi à la suite d'une rupture amoureuse après qu'elle ait découvert que son compagnon menait « une double vie avec une autre femme », chose dont elle n'avait pas soupçonné l'existence pendant des années. Lors des deux premiers entretiens, elle avait reconnu qu'il y avait bien eu, par moment, certains détails qui auraient pu tout à fait la mettre sur la voie de ce mensonge solidement installé si elle ne s'était pas refusée à en tenir compte, à les chasser du champ de sa conscience. Quelques questions judicieuses s'en étaient suivies sur sa surdité persistante dans l'affaire. La tonalité de ces deux premiers entretiens laissait présager qu'ils pouvaient déboucher sur un travail analytique classique. Et puis soudain, à la rencontre suivante, elle était arrivée avec un regard brillant d'excitation et m'avait dit tout de go « qu'elle avait mis en route les démarches nécessaires pour aller à l'étranger afin d'y recevoir une insémination artificielle par un donneur anonyme ». J'en étais restée suffoquée ! D'enfant, il en avait bien été question, mais c'était avec cet homme qu'elle (m)'avait dit souhaiter en avoir et voila que tout d'un coup elle décrétait ne plus pouvoir attendre, qu'elle voulait satisfaire « son désir de mère » (sic) avant d'avoir dépassé l'âge !

Elle était pourtant d'un âge qui lui permettait largement de voir venir sans affolement intempestif. J'avais interrogé sa formulation, « désir de mère » et non « désir d'enfant » : du désir de quelle mère pouvait-il bien s'agir qui l'avait faite si promptement agir ? Elle avait repoussé énergiquement la question en répondant « qu'il ne s'agissait pas du tout d'un lapsus », que c'était bien elle qui souhaitait devenir mère et qu'elle tenait de son père cette capacité « à faire les choses sans attendre ». La boucle était bouclée, et j'entendais aussi que l'on me priait de me la boucler, ce qui ne m'a pas empêchée de poursuivre. Devenir mère hors toute relation affective avec un(e) partenaire quel(le) qu'il (elle) soit, homo ou hétérosexuel(le), en allant à l'étranger se faire inséminer artificiellement par un donneur anonyme, voilà qui semblait ne pas lui causer le moindre « dérangement », ne pas lui poser la moindre question, et c'était *cette façon qu'elle avait d'en parler* qui, à moi, m'en posait !

Ce désir d'enfant, qu'elle avait à peine évoqué, n'était pas quelque chose qu'elle cherchait à interroger dans le contexte de catastrophe affective qui était le sien dans ce moment de sa vie, pas non plus un élément important du tableau dont elle me parlait pour essayer d'approcher d'un peu plus près ce que cette perspective ou son absence momentanée pouvait bien susciter en elle. Non, elle énonçait en toute clarté – une clarté aveuglante – pas même qu'elle avait *peut-être* l'intention d'avoir recours « à ce que le marché proposait de mieux pour aller vite et bien en besogne », mais qu'elle avait *déjà* mis cette affaire en route, à seulement une petite semaine d'intervalle entre notre deuxième rencontre et la suivante. Toute son excitation témoignait du prodigieux court-circuit de la pensée auquel elle avait été soumise entre ces deux séances. Je ne pouvais qu'interroger ma part de responsabilité dans cet agir soudain : qu'est-ce qui était allé trop vite et qui m'avait échappé ?

La rencontre suivante a apporté quelques éclaircissements sur ce qui s'était probablement produit, après qu'elle m'eut dit qu'en sonnant à ma porte, au début, elle pensait que j'allais « lui donner des conseils et des directives susceptibles de lui indiquer ce qu'elle avait à faire et comment mener sa vie ». Puis « elle s'était rendue compte de son erreur en pensant que j'allais lui donner des recettes miracles ». À présent, elle avait compris que « c'était à elle de trouver ce qui lui conviendrait le mieux pour mener sa vie ». « Du coup, voilà qu'elle ne comprenait plus ce qu'elle faisait en face de moi. »

« Autrement dit - lui avais-je souligné – c’est soit penser, soit agir ? Est-ce si incompatible de faire précéder l’agir de quelques velléités de pensées? » Ma question l’avait troublée et elle avait convenu qu’en effet un tel acte méritait que l’on se penche un peu plus avant sur les éventuelles retombées, lorsque l’enfant à naître poserait des questions sur l’identité de son géniteur.

Ce type d’abord instrumentalisé de l’espace de la rencontre par le patient, ne peut être sans effets tant sur l’advenue du transfert – celui de l’analyste comme celui du patient – que sur le positionnement du psychanalyste. Celui-ci a *le sentiment* de se retrouver mis en demeure d’avoir à exercer son écoute en étant privé, tout du moins pendant tout un temps, des principaux outils de travail à partir desquels pourrait se déployer cette écoute, à savoir : les manifestations de l’inconscient et celles du transfert. Il lui faudra donc assez rapidement trouver, inventer, créer un autre mode d’approche de telles situations de façon à pouvoir *les investir d’une place d’analyste*, faute de quoi elles encourent le risque de tourner assez rapidement court. Nous reviendrons plus longuement sur le travail psychique que ces nouvelles situations cliniques requièrent du psychanalyste.²

Côté patient, à quoi tiennent ces nouvelles modalités de la rencontre ? Les configurations cliniques se présentent-elles autrement ? Tel n’est pas mon sentiment : en effet, l’enfant en tant qu’objet narcissique du parent est une donnée on ne peut plus familière au psychanalyste. Le complexe d’Œdipe – quand il a eu la chance d’être convoqué sur la scène psychique d’un individu, ce qui est n’est pas toujours le cas et ne l’a jamais été - se présente de façon un peu poussive ou de guingois et réclamant son coup de pouce interprétatif pour retrouver sa fonction structurante, fait également partie de l’ordinaire du psychanalyste et se retrouve dans quasiment toutes les cures, qu’elles soient d’enfants, d’adolescents ou d’adultes. N’oublions pas en effet, ainsi que l’écrit non sans humour Jacques André (2009) : « Certes, le complexe d’Œdipe fait œuvre de structuration, de différenciation, d’intégration de l’interdit, mais *c’est à condition d’en sortir*. Il ne tourne à « la crise normative » que parce qu’il est d’abord un moment de folie. Désirer posséder sa mère ou tuer son père n’a jamais structuré personne. » (p. 25-26). L’homosexualité latente ou manifeste de l’un ou l’autre du couple parental accompagnée de la sexualité en berne, du désinvestissement de la vie commune avec ses effets dévitalisants sur les enfants n’a rien de nouveau non plus. Nous pourrions continuer ainsi à passer en revue bien des configurations cliniques sans pouvoir mettre en lumière quelque élément nouveau que ce soit.

A quel niveau se situe donc le changement ? Il est perceptible, à mon sens, dans la façon nouvelle qu’ont de nombreux patients *d’avancer leur demande*. Ils les formulent selon une modalité qui ampute d’emblée ces demandes de la possibilité d’être *lues* comme des manifestations symptomatiques qui témoignent d’un fonctionnement psychique, le leur, à défricher et déchiffrer *de concert avec l’analyste*. Il serait du reste plus juste aujourd’hui, en bien des occurrences, de parler non tant de « demande d’analyse » que de revendication intempestive de soins, quand ce n’est pas d’exigence de réparation à tonalité paranoïaque,

² Ce que j’avance là est vrai et faux à la fois : vrai au niveau de l’éprouvé premier du psychanalyste et c’est pourquoi j’ai utilisé le terme de *sentiment*. Mais, il importe de souligner, ainsi que me le faisait remarquer Claude Spielmann lors d’un échange clinique, que le travail ne pourra s’amorcer, même à minima, que grâce aux outils psychanalytiques classiques. La difficulté tient au fait que cela n’apparaît pas du tout évident pendant un temps qui peut être assez long, ce qui nécessitera du psychanalyste qu’il trouve un autre mode d’approche de ces situations.

assortie de toute la croyance tyrannique et tyrannisante prêtée à l'intervention réparatrice du thérapeute, bien plus qu'à sa réflexion ou à ses élaborations.

D'aucuns, à l'instar de Charles Melman, n'hésitent pas à avancer les termes de « nouvelle économie psychique » – définie par J.P Lebrun comme « une économie où l'interdit de l'inceste ne fonctionne plus » (2009, 196) – sur la base d'une description riche, précise et non départie d'humour des nouvelles configurations psychiques en circulation dans les cabinets de psychanalystes, les institutions de soins ou, tout simplement, dans nos espaces de vie au quotidien. Ainsi que Melman le souligne dans *L'homme sans gravité*, en prenant appui sur le propos d'une femme venue lui exposer les paramètres douloureux de sa situation, ce qui caractérise la revendication actuelle ou plutôt celui ou celle qui s'en soutient, à l'instar de cette patiente, c'est la dimension de *légitimité* qui paraît lui être inhérente, « sans aucune duplicité ni interrogation sur ce qu'elle pourrait signifier. Elle l'assumait entièrement. Ce n'était pas une modalité de son adresse à autrui, c'était le propre de son adresse, son authenticité même » (2002, 82-82).

Tout cela n'est pas faux, si l'on s'en tient du moins au sentiment premier d'étrangeté que suscite en l'analyste l'arrivée, à son cabinet ou dans les institutions de soins où il travaille par ailleurs, de ces nouvelles configurations cliniques. Le moins que l'on puisse dire est que leur monde interne semble curieusement vidé de la dimension symbolique sans néanmoins nous conduire à penser qu'il pourrait s'agir de sujets psychotiques. Leurs revendications à un mode de vie où la jouissance illimitée occupe une place prépondérante, qu'il ne leur vient pas même à l'esprit de soumettre à la question, recouvrent d'emblée tout l'espace de la rencontre. Ces revendications alimentent une étrange surdité à eux-mêmes en tant qu'êtres humains dotés d'un fonctionnement psychique complexe et non pas d'un tableau de bord à manettes qu'il n'y aurait qu'à activer dans le sens adéquat pour que se dissolvent leurs profondes difficultés à vivre.

Car enfin, de déployer cette jouissance en étendard, s'en portent-ils mieux pour autant ? Seraient-ils seulement venus consulter si tout allait si bien pour eux ? Rien n'est moins certain, à entendre leur profond désarroi face à ce qui ne cesse de leur résister, de ne pas « marcher » dans leur vie, et ce, malgré toute l'énergie qu'ils déploient en ce sens. Cette agitation incessante donne l'impression à qui les reçoit, que plus ils se démènent pour tenter d'escalader les marches susceptibles de les rapprocher de la réalisation de l'une ou l'autre de leurs aspirations – aspirations qui frappent par leur caractère lancinant, évoquant en cela une exigence qui relèverait bien plus d'une *poussée pulsionnelle en roue libre* que de l'avènement d'un véritable désir – plus les échelons antérieurement franchis se dissolvent dans l'espace, les amenant bientôt à se retrouver face à un précipice vertigineux sans pouvoir faire marche arrière, faute d'appui pour redescendre. Et c'est d'ailleurs souvent quand ils ne peuvent plus que prendre acte du caractère hautement périlleux de leur situation, face au vide abyssal devant et derrière eux, qu'ils viennent sonner au cabinet du psychanalyste, en état d'immense détresse, en état d'agonie avancée.

La formulation paradoxale et l'abrasement des affects semblent être ce qui caractérise essentiellement ces « nouvelles demandes », amenant assez rapidement le psychanalyste à faire l'hypothèse d'un – ou de plusieurs - point de déni³ à l'œuvre dans l'économie psychique

³ A chaque histoire ses points de déni, certes, et je ne m'étendrais pas sur le détail de chaque configuration clinique. Cependant, ce qui frappe l'oreille, c'est d'entendre à quel point semble s'être généralisé ce qui, à

du sujet, déni dont les effets se manifestent jusque dans la langue. Une langue désaffectée où le dire n'engage plus à rien, où la parole ne tient pas, une langue qui coupe le locuteur de soi en lieu et place de susciter du rapprochement avec soi.

De ce qui est donné à entendre au psychanalyste, il s'agirait, en somme, *de faire tenir ensemble sans rien en interroger*, d'une part une revendication à une jouissance océanique sans aucune réflexion et/ou prise en compte de ses retombées délétères, *et en même temps*, une quête pathétique de recettes miracles pour effacer, pulvériser – mais ne surtout pas soumettre à la question ! – la vraie souffrance dont ils font état. Une souffrance liée aux difficultés de leur vie et qu'ils ne relient aucunement aux effets, sur leur façon de (ne pas) conduire leur vie, de cette aspiration à n'agir que selon leur bon plaisir.

Et du reste, de quoi s'agit-il vraiment derrière ce qui de prime abord, se présente comme une revendication à une jouissance sans frontières?

Deux paramètres, *la composante compulsive* de leurs agissements et *l'excitation* dont ils font état lorsqu'ils en parlent, évoquent assez rapidement un processus défensif de l'ordre de la décharge pulsionnelle qui revêt parfois les traits de l'addiction. Défense contre quoi au juste ? A suivre les étapes du processus qui les a conduit jusque chez le psychanalyste, il laissent entendre que ce qui, au départ, s'annonçait pour eux comme une promesse d'émancipation de leur être tourne assez rapidement au cauchemar lorsque chute l'état d'excitation – et c'est souvent brutal – du fait de leur incapacité à discerner ce qui est « bon et bien » pour eux de ce qui l'est beaucoup moins, accompagné de sa cohorte d'effets destructurants et destructeurs. Et ce qui déboule alors, sans prévenir, sur le devant de la scène c'est *l'effroi*. L'effroi devant ce qu'ils découvrent de vide et d'inconsistance à leur existence, l'effroi devant la difficulté où ils se retrouvent à se projeter dans un futur un tant soi peu structuré. « C'est l'effroi qui constitue la condition favorable pour le passage du fonctionnement silencieux des pulsions de mort à leur déploiement audible et tangible. Ce n'est pas l'anticipation de la mort qui suffit à former son angoisse » écrit Nathalie Zaltzman (2007, 101).

Ces éléments pourraient conduire à l'hypothèse selon laquelle cette revendication à placer leur existence sous le seul empire de la jouissance serait une défense érotisée contre l'emprise des pulsions de mort, l'exhibition de la jouissance et l'excitation qui lui est afférente pouvant faire fonction de représentations de ce qui n'a pas de représentations dans l'inconscient : la mort.⁴ Mais à quel prix d'énergie prélevée sur des vies déjà bien rétrécies!

première écoute, apparaît comme l'un des effets de ce déni, mais qui n'est pas que cela, à savoir : la surdité féroce quant aux souffrances et à la cruauté mentale infligées à l'entourage par certains agissements de ces patients, qu'ils ne prennent même plus la précaution de commettre avec discrétion – mensonges aux conséquences préoccupantes, liaisons extra conjugales quasiment sous le regard du conjoint et des enfants, actes délictueux, etc. Comme si la mise en place de ces agissements à ciel ouvert dans leur vie ne faisait que répondre à une exigence pulsionnelle du moment sans provoquer en eux la moindre prise de conscience de l'impact destructeur, sur leur entourage proche, de telles manifestations comportementales. Ce qui, à mon sens, vient tout autant faire état d'une destructivité et d'une surdité parfois meurtrière à l'égard de leur propre fonctionnement psychique, que du fait qu'ils semblent avoir perdu tout contact, tout lien « humanisant » à eux-mêmes, susceptible de leur permettre d'éprouver un minimum d'empathie envers l'autre.

⁴ J'emprunte cette pensée à Michel Gribinski (2007, 179). Bien qu'abordant une réflexion tout à fait autre, nombre de propos avancés par cet auteur, tels ceux-ci : « La forme culturelle *d'amour excitée de la mort* est religieuse : *il n'y a de promesses qu'excitées*, et sans doute faut-il concevoir cette excitation comme un essai, défensif, d'érotiser la pulsion de mort, et par là de lui donner une forme pensable, des représentations » m'ont ramenée à ma clinique au quotidien avec ces « nouvelles configurations cliniques » et tout particulièrement à mon travail avec les adolescents et les jeunes adultes.

À quel prix de repli autistique, sous couvert d'un foisonnement relationnel dont la multiplicité ne fait que souligner l'esseulement tragique avec lequel ils se débattent.

Si cette hypothèse se révélait fondée, à quels facteurs ou dimensions nouvelles attribuer le déchaînement des pulsions de mort obligeant un sujet à se livrer à cette course effrénée à la jouissance?

C'est, à mon sens, la clinique de certains adolescents et jeunes adultes *empêchés de sortir de l'Œdipe* - pour des raisons d'ordre divers tenant autant à la disposition psychique personnelle du sujet qu'aux contingences d'une certaine réalité familiale - qui met le mieux en évidence combien la mobilisation des pulsions de mort, les défenses que cela oblige à mettre en place et l'impact de ces processus dans le domaine de la sexualité ont étroitement partie liée avec la mise au placard des effets structurants de l'Œdipe. Essentiellement, la clinique de ces jeunes évoquerait une faille dans l'intégration de l'interdit de l'inceste qui, en désignant à chacun sa juste place dans sa lignée, semble avoir pour effet d'endiguer les pulsions de mort, de renforcer leur intrication aux pulsions de vie, permettant ainsi au sujet de se projeter dans un devenir. Ce que j'avance là relève essentiellement d'un constat clinique et n'a pas la prétention d'en donner un éclairage métapsychologique. L'évolution technologique et sociale ne serait utilisée, toujours selon ma lecture des choses, qu'à titre de support pourvoyeur de représentations acceptables socialement, aux fins d'échapper au vide de représentations sur leur devenir d'adulte.

Pour ces jeunes, c'est en effet à ce carrefour où viennent à se croiser ces états de déstructuration psychique recouverts par un vernis de jouissance à tout va et ces appels à l'aide pour tenter de ne pas s'effondrer totalement que se laissent découvrir, à l'oreille du psychanalyste, les modalités de leur rapport à l'Œdipe. Et, de façon plus générale, c'est là que se pose la question de l'Œdipe en tant que franchissement jusque là reconnu comme essentiel à la structuration du sujet humain *du fait, notamment, de ses effets régulateurs des pulsions de mort.*

Et l'Œdipe dans tout ça ? En est-on si éloigné que semblent en témoigner les apparences cliniques, quand bien même nous conviendrons que depuis un moment déjà cette question ne se présente plus que rarement sous les traits classiques de la psychanalyse à papa ? Y a-t-il vraiment lieu de ne plus évoquer l'Œdipe et sa fonction structurante que par un requiem ?

Tel n'est pas mon sentiment. J'irais même jusqu'à dire, à partir de mon travail avec ces jeunes et tout particulièrement avec les adolescents en cavale psychique, que les psychanalystes n'y ont jamais été confrontés avec une telle violence et de façon aussi crue et directe, nous amenant à penser qu'il pourrait bien se profiler, actuellement, comme un appel désespéré à la re-mise en place de l'Œdipe et de la fonction paternelle interdictrice et structurante, de la part de ces adolescents.

Je ne peux en effet que prendre acte, depuis un certain temps, que les adolescents et jeunes adultes que je suis amenée à accueillir arrivent avec la demande criante, sur fond de dépression massive, qu'on les aide à « analyser », « comprendre », « remettre à leur place », « éduquer » leurs parents. Autrefois ce type d'appel s'entendait entre les mots, se déduisait de certains non-dits ou se présentait de façon plus ou moins déguisée dans les productions

oniriques ou autres manifestations d'inconscient; à présent la demande est explicite, directe, énoncée sans aucune ambiguïté. Les jeunes viennent réclamer du psychanalyste qu'il administre la castration symbolique à leurs parents de façon à ne plus avoir à supporter la lourde charge psychique de géniteurs qui semblent ne s'être jamais souciés de devenir des parents et qui sont restés, pour reprendre leurs termes « des enfants irresponsables ». Ils n'en peuvent plus de recevoir les confidences de l'un ou l'autre de leur père et mère sur leur vie amoureuse et sexuelle avec amants et maîtresses dont les jeunes auront souvent découvert l'existence bien avant le conjoint concerné. Ils en ont assez d'être mis en place d'éducateurs de frères et sœurs puînés face à l'abandon de poste parental et souffrent de n'être utilisés qu'à des fins de décharge pulsionnelle par les adultes de leur entourage, sans aucune considération ni prise en compte des effets destructeurs de ce type d'attitude sur leur vie.

Une vie bien souvent hautement chaotique, essentiellement jalonnée d'échecs scolaires à répétition et de tumulte sentimental marqué par le caractère interchangeable de l'objet amoureux, à la façon dont ils utiliseraient un objet transitionnel pour relancer l'excitation. En fait ces jeunes ne semblent vivre que sur le mode de l'excitation, une excitation dont on entend rapidement la fonction de barrage contre l'invasion dépressif profond et contre l'effondrement.

De ces rencontres avec ces adolescents qui offrent à l'écoute de l'analyste des témoignages d'une maturité saisissante et d'un désarroi bien souvent poignant, s'impose rapidement la perception, lorsqu'ils se mettent à parler des difficultés afférentes à leur vie, qu'ils se présentent comme ballottés au gré des circonstances, sans qu'ait pu advenir dans leur parcours ce fil directeur ou ce désir organisateur sur lequel la possibilité de sortir de l'Œdipe et d'occuper sa juste place dans sa lignée – en accédant à la castration symbolique et à l'intégration de l'interdit de l'inceste - aurait pu les faire déboucher. Leur propension à verser, non tant dans l'identification que dans *l'imitation* des personnes de leur milieu ambiant laisse supposer un défaut dans la mise en place du processus d'identification primordiale, comme si aucune figure parentale n'avait eu la possibilité de leur tenir lieu de pôle identificatoire suffisamment stable et fiable, leur permettant d'asseoir plus solidement leur sentiment identitaire. Cela donne au psychanalyste la perception que ce qui leur fait office de structuration psychique, relève plus de traits prélevés à des « objets » extérieurs croisés sur leur route, à des fins d'étayage identitaire, que de véritables traversées psychiques franchies et intégrées comme telles.

Ces jeunes font, en fait, souvent état d'un fonctionnement psychique en kit, bâti à partir de bric et de broc, sans qu'aucun projet de vie ne parvienne véritablement ni à tenir la route ni à conférer du liant à l'ensemble. C'est du reste ce dont témoignent les phénomènes de bande et il est de plus en plus fréquent de recevoir des adolescents en situation de totale désinsertion scolaire et sociale, luttant contre l'effondrement dépressif au prix d'actes réitérés de délinquance, après que certaines circonstances les aient coupés de « leur bande », celle-là même qui, en leur tenant lieu de support identitaire, les empêchait de sombrer.

Les premiers entretiens donnent souvent un aperçu direct et cru de l'état d'a-structuration psychique dans lequel arrivent ces adolescents et de la jouissance sans foi ni loi à laquelle ils ont recours pour tenter de tromper la menace de mort psychique qui les enserre, faute d'avoir pu faire déboucher leur Œdipe vers une issue structurante où pouvoir inscrire leur jeune existence.

Ainsi tel jeune patient arrivera à mon cabinet en m'énonçant tout de go qu'il vient « pour comprendre et analyser son père qui est un grand malade, qui ne peut l'entendre ni le reconnaître et qui lui détruit sa vie ». Lors des deux rencontres que nous avons eues, il me dit souhaiter comprendre ce qu'il y a au juste derrière les menaces et injures et hurlements réitérés de son père à son égard, manifestations intempestives dont il perçoit bien qu'elles sont sans commune mesure avec l'objet des reproches qui lui sont adressés.

Lorsque je demande sur quoi portent ces reproches, cet adolescent de 16 ans s'étendra sur ses activités illicites sur internet sans l'ombre d'une culpabilité, d'une gêne, d'une honte ou de quoi que ce soit d'approchant, tout en énonçant clairement qu'il sait parfaitement que ses agissements sont des délits susceptibles d'être sévèrement sanctionnés, mais sans pour autant remettre quoi que ce soit en question de ses actes, sans que cela ne semble avoir la moindre prise sur lui ni l'entamer d'aucune façon. Ce qui ne l'empêche pas de dénoncer, avec beaucoup de véhémence, de finesse et de pertinence, les effets destructeurs sur sa vie des points de déni tenaces dans lesquels campe son père, en dépit de toute l'énergie que ce jeune patient déploie pour lui en faire prendre la mesure. Au travers de son intarissable développement sur la pathologie de son père, il laisse entendre le soin qu'il met à tenter de le « sauver » de sa propre autodestruction et il ne cache pas non plus l'admiration sans bornes qu'il porte à certaines de ses qualités professionnelles qui lui valent le qualificatif suprême de « tueur » de la part de ses collègues.

Il avait, peu avant, utilisé ce terme en parlant de lui, pour me dire qu'au cours de sa scolarité ce qualificatif lui avait été attribué par nombre d'enseignants, ce qui lui avait valu d'être répétitivement renvoyé de tous les collèges fréquentés depuis plusieurs années jusqu'à se retrouver mis au ban de l'insertion scolaire. Ce jeune laissait clairement entendre que ce pour quoi il admirait hautement « son père, ce tueur », était tout en même temps ce qui l'avait conduit à la dégringolade scolaire et à être isolé de ses pairs, le plaçant, de ce fait, sous l'emprise des poussées destructrices de son père.

Sauver son père afin de tenter de se sauver la face – sa propre face cette fois – et avec elle ses idéaux ayant trait à la figure du Père, certainement, mais aussi et surtout afin de pouvoir *réintégrer sa place de fils* dans sa généalogie, voilà ce que son propos m'avait amenée à penser. De sa relation à sa mère il ne formule pas grand-chose sauf à souligner le caractère de grande proximité qu'il a toujours entretenu avec elle – une proximité qui semble aller jusqu'à gommer l'espace dont les mots ont besoin pour prendre leur essor.

Quant il se remet à parler de lui et de son propre fonctionnement, ni le discours ni la tonalité du dire ne font état du moindre accroc, apparent ou audible entre les mots, susceptible de diriger l'écoute de l'analyste sur la voie d'un possible conflit *interne* entre les actes délictueux posés en toute conscience et les exigences du surmoi ou de l'idéal du moi. Il n'y a, de prime abord, ni intériorité ni extériorité. « Tout est illuminé », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jonathan Safran Foer (2004), tout est illuminé et rien n'est questionné. Aucune ombre au tableau, propre à conférer du relief et de la perspective à certains éléments, aucun recoin où pourraient se réserver et plus tard se révéler quelques hésitations cachées, et quand je propose un autre rendez-vous à ce jeune, il répond, en toute clarté, que cela « ne le dérange pas ». Il ne reviendra pas à la date convenue sans prévenir ni donner de nouvelles et quand un peu plus tard, inquiète de son silence, je me manifesterai, il me dira qu'il était parti en vacances entre temps et qu'il n'avait pas une seule seconde envisagé de m'en prévenir car *la pensée* que je pourrais l'attendre à l'heure du rendez-vous fixé ne l'avait pas même effleuré.

C'est bien là tout son drame, ni sa parole ni la mienne ni aucune autre ne semblent pouvoir s'inscrire et avoir pour effet de le concerner, de l'engager, de creuser quelque sillon que ce soit vers un quelconque avenir pour l'élaboration psychique, en dépit de sa vive intelligence. En lieu et place d'ouvrir vers la pensée, la parole produit son propre effacement, comme happée et balayée par une force souterraine de mort n'ayant pu être endiguée dans une structuration oedipienne désignant une place à chacun dans la généalogie et les générations. Et sans doute faudra-t-il encore beaucoup de temps, d'énergie et de patience « pour que la mayonnaise prenne » et pour que l'effacement se métamorphose en oubli. Car autre chose en effet est l'oubli d'un rendez-vous, qui témoigne justement de l'inscription de la parole et de ses effets d'après coup.

Ce genre de situation faisant répétitivement état de la détresse incommensurable de jeunes qui ne paraissent tenir qu'à un fil, tels des marionnettes jouies par l'Autre et qui demeurent néanmoins très longtemps suspendues au dessus du vide avant de pouvoir *inscrire* à minima cette détresse dans une demande adressée, m'amène parfois à me poser la question – un peu folle sans doute - du rapport qu'il pourrait y avoir entre ces nouvelles configurations cliniques où *la parole ne s'inscrit pas* et le brutal retour du religieux auquel nous sommes confrontés depuis déjà un certain temps, caricaturant plus que jamais les figures du sacré en bouffonneries évidées de sens et de consistance.

De quels outils opérationnels dispose donc le psychanalyste lorsqu'il se retrouve confronté à ces nouvelles configurations cliniques et à ce qu'elles suscitent en lui, tel le sentiment de n'être plus qu'un dinosaure parachuté sur une planète dont il ignore les nouveaux codes d'accès ? Peut-il encore avoir recours à son savoir-faire avec l'inconscient et à sa capacité à penser - voire même, plus que jamais, à sa capacité à n'en penser pas moins, parfois dans un silence suffoqué, étant donné que face à lui, on semble parfois aller jusqu'à ignorer que ce terme, *penser*, existe encore dans le dictionnaire ?

Rien n'est moins sûr dans la mesure où la mise en circulation et l'efficacité de ces deux outils dans l'espace de la cure sont conditionnés eux-mêmes par l'advenue ou la non advenue d'un préalable incontournable, à savoir : la possibilité ou pas, pour l'analyste, de s'identifier un tant soi peu à son patient au sens de *retrouver en lui son semblable*.

Opération psychique pas du tout évidente, tout du moins en ce qui me concerne, lorsque je me retrouve face à un patient qui arrive en brandissant une demande avancée dans des termes et dans une tonalité ne laissant en rien présumer de l'existence, en lui, d'une « caisse de résonance ». Le discours sonne comme étrangement privé de toute trace ou velléité d'inconscient, de refoulement, de fantasme, d'hésitations à dire, de silences allusifs, comme absenté *du support d'une subjectivité qui lui serait propre*. Il se présente comme l'étalage cru et tranchant d'une grammaire injonctive où tout projet, quand ce n'est pas plutôt programme de vie imposé par on ne sait qui ou quoi, se conjugue dans une langue que tout rêve et promesse à venir semblent avoir déserté. Difficile parfois, pour l'analyste, de trouver ne serait-ce qu'une seule plage de partage pour la pensée...

Ces situations vont donc requérir de sa part un travail psychique particulier lors duquel il devra tenter de rejoindre son patient en se laissant enseigner par le seul outil analytique qui restera à sa portée et qui ne se révélera pas totalement obsolète, *son ressenti* face à ce qui lui

Sophie Gilbert 2/4/10 06:16

Commentaire: Mes étudiants français l'emploient aussi, mais je ne suis pas sûre que ce soit accepté hors langage parlé...

déboule dessus sans aucun préambule. Autant le dire tout de suite, ce ressenti se résume bien souvent à un profond sentiment de désarroi, à l'égal de celui dont font état ces patients. C'est au moins ça de partagé même si ce n'est pas très confortable comme entrée en matière !

Comment ne pas être impressionnée et éprouvée par la rencontre avec ces patients qui se présentent comme « tombés hors du monde », par le halot de solitude abyssale qui flotte autour d'eux, un esseulement déshumanisant duquel eux-mêmes ne semblent pas prendre la mesure, qu'ils ne semblent pas même *réaliser* et qui transparait dans leur façon de ne cesser de se blesser avec leurs propres mots tant leur langue est absente de toute ébauche d'adresse à l'autre. Il reviendra au psychanalyste de tenter de s'insérer dans leur langue, d'y prendre place peu à peu, non comme tous ces êtres instrumentalisés qui ne sont utilisés qu'en tant qu'objet-relais à leur solitude, mais en tant que *présence* susceptible d'être un jour investie comme une *adresse* possible. L'adresse à l'autre crée une attente et par cela même polit les arrêtes tranchantes de la langue en « convertissant » la déflagration revendicatrice en souhait suspendu et ouvert sur de multiples possibles. Hors de cette attente habitée par la promesse de l'autre, la langue prend un tour insultant à l'égard de l'humanité de qui la bafoue ainsi.

C'est en raison de leur rapport quasi terroriste à la langue⁵ que, face à ces patients, je ne peux que ressentir engagée ma responsabilité de psychanalyste. Engagée à leur endroit tout autant qu'à l'égard de la cité et c'est de cette place que je peux alors investir ces cures et miser sur l'attente et sur la patience qu'elles requièrent - car de la patience, il en faudra ! Attente de quoi si ce n'est d'entendre ces patients prendre pied autrement dans la langue en la délestant peu à peu de sa démesure autistique, en l'humanisant, en lui permettant de les remettre autrement en lien avec eux-mêmes. Car c'est d'abord et avant tout dans la langue que se manifeste « l'impact, sur la scène intrapsychique des individus, de l'actuelle évolution tant technologique que sociale, dans le domaine de la sexualité ».

REFERENCES

- ANDRE, J., 2009, *Les 100 mots de la psychanalyse*, PUF, Paris.
GRIBINSKI, M., 2007, En relisant Eric Michaud, *Penser : Rêver*, 11.
MELMAN, C., LEBRUN, J.-P., 2002, *L'homme sans gravité, jouir à tout prix*, Denoël, Paris.
MELMAN, C., LEBRUN, J.-P., 2009, *La nouvelle économie psychique, la façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Erès, Ramonville Saint-Agne.
SAFRAN FOER, J., 2004, *Tout est illuminé*, Seuil, Paris.
ZALTZMAN, N., 2007/3, Une volonté de mort, *Topique*, 100, 87-102.

Sylvie Benzaquen
4, rue du Dr Goujon
Paris 12eme
benzaquensylvie@yahoo.fr

⁵ Et il importe de souligner que ce rapport quasi terroriste à la langue témoigne d'abord et avant tout de la terreur désubjectivante qui les habite face au monde et au mode instrumentalisé par lequel ils se ressentent, à bien des égards, traités.